



Le déclin des absolus

COMMUNICATION DE FERNAND VERHESEN
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 16 NOVEMBRE 1991

Il ne se passe guère de jours que nous ne lisions dans un ouvrage, dans une revue, voire dans un quotidien, quelque propos désabusé sur « l'effondrement des certitudes scientifiques et idéologiques¹ » sur « l'échec des idéologies politiques... et celui des religions² ». Ainsi se trouve répercuté, non sans de sérieuses et multiples raisons, le cri d'alarme d'Oswald Spengler. Les bouleversements, les conflits, les crises, le sous-développement, l'altération des équilibres naturels déchirent les sociétés, désagrègent ce qu'il est convenu d'appeler l'« humanisme occidental » et son « mythe rationnel³ ». Ils ébranlent les fondements structurels des « vérités » traditionnelles, dissolvent les absolus les plus talismaniques, et déconcertent la pensée, qu'elle soit sociale, politique, morale ou philosophique. Le pessimisme qui sature la plupart des milieux de l'intelligentsia internationale est loin d'être injustifié. Il n'est cependant pas interdit, me semble-t-il, de nuancer quelque peu le catastrophisme⁴ qui oblitère une modernité désenchantée — sans pour autant se gargariser de vœux pieux — et de tenter de prendre une mesure plus ou moins objective des problèmes qui se posent à la pensée contemporaine. Nous participons tous de cette dernière, si modestement que ce soit, directement ou non, de manière volontaire ou intuitive, et nous

¹ Michel Grodent, « Emmanuel Lévinas », *Le Soir*, 24 juillet 1991.

² Henri Atlan, *Tout Non Peut-être*, Seuil, 1991, p. 254.

³ *Ibid.*, p. 191.

⁴ Voir l'indispensable Collectif présenté par P.-Y. Soucy, *Le sentiment de la catastrophe*, Mardaga, Liège-Bruxelles, 1990, et son complément par Annie Lebrun, *Perspective dépravée*, La lettre volée, Bruxelles, 1991. Voir encore, notamment, Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, N.R.F., 1985, et l'étude de Jean-Marc Ferry, *Les puissances de l'expérience*, Paris, 1991.

portons en tous cas une part de responsabilité à laquelle il est salutaire de réfléchir, ainsi que nous y invitait Hans Jonas dans *Le principe de responsabilité*⁵.

Il est évident, par exemple, que l'opération — ou l'acte — consistant à écrire un poème, résoudre une équation, disposer des couleurs sur une toile, etc., n'a qu'une incidence anodine sur le devenir du monde, et même de la pensée. Guère plus, éventuellement, que de déposer un bulletin de vote dans l'urne. L'« insoutenable légèreté » du geste signifiant écriture ou peinture peut être d'une parfaite gratuité si l'on ne conjure pas l'irresponsabilité langagière ou esthétique que protège le plus séduisant des alibis. Mais ce geste peut aussi impliquer, vis-à-vis de lui-même, et vis-à-vis d'autrui, celui qui le pose, car il collabore, infinitésimalement, mais de tout le poids de sa conscience, à l'histoire de l'homme. Tracer des lignes ou étendre des couleurs, etc., c'est provoquer — ou bien ce n'est rien du tout — « la mise hors circuit des savoirs constitués », et mettre en jeu, ainsi que le dit Emmanuel Levinas, sa « responsabilité pour autrui⁶ », directement menacée par l'individualisme néo-libéral qui est le mode de pensée dominant dans les technopoles contemporaines.

Un très bref regard en arrière n'est pas inopportun. Le débat sur la faillite de la science agita violemment la fin du dix-neuvième siècle, et s'est d'ailleurs prolongé sous certaines formes jusque dans les problèmes posés à l'actuel « Conseil d'éthique » présidé par Jean Bernard. *L'avenir de la science* de Renan paraît en 1890 et prophétise une ère glorieuse sous l'égide d'un « gouvernement scientifique⁷ ». Intervient sentencieusement Ferdinand Brunetière qui publie dans *La Revue des Deux Mondes* de janvier 1895 un article, non dépourvu de constats objectifs, dénonçant les méfaits sociaux des progrès scientifiques, et proposant vainement de substituer aux idéaux des Lumières et à la pensée de Berthelot, c'est-à-dire au Dieu de la Raison et au Dieu de la Science, celui de la religion. La réaction de Brunetière n'en est pas moins symptomatique du trouble que les consciences, face à la révolution industrielle et aux promesses mal comprises de la science, éprouvent au niveau des convictions morales et spirituelles, tandis que s'affermite le pouvoir de la bourgeoisie. Bernard Groethuysen est aussi pertinent que

⁵ Hans Jonas, *Le principe de responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Cerf, 1990.

⁶ Emmanuel Levinas, *Entre nous — Essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, 1991, p. 186.

⁷ Voir Pierre Thuillier, « Un débat fin de siècle : la faillite de la science », *La Recherche*, n° 234, 1991.

péremptoire : « Le bourgeois a eu confiance dans ses propres forces, il est devenu le maître du monde. » Parallèlement se produit une dislocation des systèmes idéologiques, et une érosion des certitudes à la fois philosophiques, morales, spirituelles. Bref, c'est le moment où s'amorce le déclin des absolus ou, plus subtilement, « la destruction de l'hypostase des idéalités » comme le dit Eliane Escoubas à propos de Wittgenstein⁸. Dieu étant mort, ainsi qu'après Jean-Paul venait de le proclamer un peu prématurément Nietzsche qui dans le même mouvement disait « Oui à la Vie », l'Absolu de l'idéalisme fin-de-siècle tente vainement de rendre confiance à un Esprit qui se révèle inconsistant mais donne forme mallarméenne à l'utopie hégélienne. La tendance s'affirme déjà, qui deviendra le commun dénominateur de la pensée, de vider de leur sens traditionnel les « valeurs » fondamentales. Les absolus, les formes *a priori* du temps, de l'espace, et de l'être, s'estompent, en même temps que l'idéalisme laplacien, et interdisent le retour de tout dogmatisme. Le « vide » se creuse déjà, qui se formalisera plus tard dans *L'être et le néant*, avant de se relativiser avec Foucault et Lacan (ne confondons pas « absurde » et « non-sens » dans l'acception de Carroll). Bref, dès l'aube de ce siècle, se produit une transformation des structures mentales, dans tous les domaines. Des forces jusqu'alors insoupçonnées secouent, progressivement ou brutalement, les torpeurs intellectuelles. Les normes se démembrant, les formes éclatent.

Lorsque j'emploie les termes « déclin des absolus », pour signifier ce qui change fondamentalement entre Newton et Einstein, je ne songe pas aux constantes universelles de la physique, ou aux « invariables » de Claude Lévi-Strauss, non plus qu'au phénomène du « sacré » qui appartient à un tout autre registre. Je ne songe pas davantage à ce qui deviendra le « déclin du courage » aux yeux de Soljenitsyne pour stigmatiser la prétendue décadence généralisée de notre époque. Qu'il y ait effectivement certaine décadence, selon quelques repères conventionnels, c'est probable, mais il est permis de choisir des critères moins courants et tout aussi déterminants. La négativité de cette décadence se trouve, du moins il me semble, confrontée à des effets compensatoires relativement stimulants, sinon même positifs, dans la mesure où l'on abandonne l'absurde

⁸ Eliane Escoubas, « Les mathématiques à rebrousse-poil, Wittgenstein, le possible et le réel », *Critique*, n° 516, mai 1990, p. 373.

manichéisme négatif/positif, blanc/noir, c'est-à-dire la logique binaire occidentale, le dualisme cartésien, et le tiers-exclu.

J'ai emprunté ces mots, « le déclin des absolus » au titre d'un ouvrage du mathématicien et théoricien des mathématiques, Georges Bouligand, qui a d'ailleurs collaboré à diverses reprises au *Bulletin* de l'Académie royale de Belgique. Le titre complet de l'ouvrage est significatif : *Le déclin des absolus mathématico-logiques* (en collaboration avec Jean Desgranges, Sede, Paris, décembre 1949). J'ai regretté de n'avoir pas eu connaissance de cet ouvrage avant de publier un petit essai sur « Science mathématique et Poésie⁹ », car j'y aurais trouvé de sérieux appuis à ma conception de la confluence des mathématiques et de la poésie modernes, que je fondais sur « un réseau de relations¹⁰ ». C'est bien cette manière de déplacer l'action des unes comme de l'autre, des choses (de « la choses en soi ») vers ce qui les relie, que Bouligand tenait pour un « changement aussi net que celui du passage de l'art grec à l'art médiéval ». En définissant le poème une « structure relationnelle » essentiellement dynamique, je me trouvais sans le savoir en complet accord avec Georges Bouligand : « ...toute l'attention se porte désormais vers les types les plus intéressants de *structures* » (souligné dans le texte)¹¹. Il n'a pas fallu attendre les travaux capitaux de Lévi-Strauss et par exemple son dernier ouvrage, *Histoire de lynx*¹², moins encore les dérives médiatiques du structuralisme, pour deviner, au terme d'un constat objectif de certains aspects fondamentaux de la pensée, que celle-ci ne fonctionne que grâce à sa mobilité structurale (termes non pas antinomiques mais complémentaires).

Cette mobilité agit au centre de la pensée moderne et façonne particulièrement la conception de la poésie, considérée, en raison même de cette mobilité, comme un système ouvert (voir à ce propos les travaux de René Nelli, Gaston Bachelard, Umberto Eco, Edgar Morin, Vladimir Jankélévitch, Michel Serres, Henri Atlan, et essentiellement ceux d'Ilya Prigogine). À la conception statique que se faisait la pensée classique de l'Univers, « en raison de sa croyance en l'immutabilité de la Raison à laquelle devaient se conformer à la fois les faits

⁹ « Science mathématique et Poésie », *La Pipe en écume*, n° 17, 1951.

¹⁰ Ou sur « une relation de relations » comme dit aujourd'hui André Comte-Sponville, *Vivre*, II, P.U.F., 1988, p. 159.

¹¹ Bouligand, *op. cit.*, p. 23.

¹² Cl. Lévi-Strauss, *Histoire de lynx*, Plon, 1991.

d'expérience et les lois, se substitue une conception dynamique et évolutive. L'homme qui cherche à comprendre l'Univers ne se situe plus exclusivement sur le plan de l'Esprit ni sur celui des faits : il occupe une situation intermédiaire, assurant ainsi de l'un à l'autre un perpétuel échange de termes, et les justifiant par la nécessité de leur interaction ». D'où l'abandon d'un système de pensée déductif — qui impliquait une référence transcendante, sinon absolue — au profit d'une démarche inductive, aussi bien en sciences que, nous le verrons, en poésie. « Il en résulte que la conception rigoureusement déterministe des phénomènes universels devient obsolète. La pensée se trouve obligée de se réformer sans cesse pour établir son adéquation aux faits d'expérience. » Dès lors, son adaptabilité la rend libre et disponible pour « concevoir les relations existantes entre les phénomènes constatés, les insérer dans un système mobile capable de supposer avec une vraisemblance satisfaisante la structure des relations, elles-mêmes confrontées et associées, et de les exprimer dans un langage précis », qui peut être également celui des mathématiques ou de la poésie. À ces quelques lignes de mon article de 1951, s'ajoute l'idée que la pensée contemporaine est amenée à « concevoir l'homme comme partie du Cosmos et non un élément arbitrairement abstrait de ce dernier ». Cette réflexion sur une attitude fondamentale de la pensée moderne garde, me semble-t-il, sa pertinence puisque nous la voyons récemment corroborée par Ilya Prigogine : « ...la science classique semblait un choix entre la vision d'un homme foncièrement étranger au monde et le refus du seul mode fécond de dialogue avec la nature¹³ ».

Ce « dialogue avec la nature », ainsi que Prigogine qualifie si justement le langage de la science, je le concevais, à la fois à propos de la mathématique et de la poésie, comme « le langage expérimental de la réalité » (*op. cit.*, p. 11). Nous reviendrons sur cette expérience et sur cette réalité, qui sont toutes deux facteurs essentiels de la déroute des absolus. Bornons-nous, pour l'instant, à constater que l'homme, s'il a abandonné ce qu'Annie Le Brun appelle sa « quincaillerie transcendante¹⁴ » et les béquilles métaphysiques dont il s'est servi pendant des siècles, se trouve seul, face à lui-même, face à l'Autre, face au monde, à cette

¹³ I. Prigogine et I. Stengers, *La Nouvelle Alliance — Métamorphose de la science*, N.R.F., 1979, p. 14.

¹⁴ Annie Le Brun, *op. cit.*, p. 36.

réalité, précisément, dont il ne cessera jamais de découvrir tout ensemble les mystères et les merveilles.

Seul... L'objet de la recherche, disait Werner Heisenberg, « n'est plus la nature en soi (l'objet en soi dont nous parlions plus haut), mais la nature livrée à l'interrogation humaine et dans cette mesure l'homme... ne rencontre ici que lui-même¹⁵ ». Notons que cette « interrogation humaine » est non seulement celle qu'implique la science, mais plus fondamentalement encore, la poésie. Dans un article intitulé « La question poétique¹⁶ », J'avais radicalement identifié poésie et questionnement : « La poésie tout entière m'apparaît n'être qu'une immense question », disais-je, et chaque poème présente, en même temps qu'une réponse provisoire et incertaine, l'assurance d'une nouvelle question, indiscernable de l'éventuelle réponse. C'est d'ailleurs ainsi que Maurice Blanchot, comme Rilke, conçoit la poésie et particulièrement celle de René Char : à partir de lui, écrivait-il, « la poésie brille comme un fait, mais... à partir de ce fait de la poésie, tous les faits deviennent question et même question poétique¹⁷ ». Il va de soi, ajoutait par ailleurs Blanchot, « qu'un art... qui se donne comme pure question... ne peut paraître que dangereux¹⁸ ». C'est l'évidence même. Nous savons qu'un poète, s'il en est véritablement un, ne peut que suivre des routes mal balisées ou tracer lui-même quelque sentier, vers où ?... Faut-il rappeler, avec Ferdinand Alquié, l'attitude d'André Breton pour qui le poème perpétue « une émotion interrogative¹⁹ » avec toutes les inconnues qu'elle dévoile et les risques qu'elle comporte. Si la poésie est essentiellement questionnement, ou plutôt questionnement essentiel, elle ne peut que susciter éventuellement une réponse qui soit ou métaphysique, ou dont les termes soient eux-mêmes questionnants. La réponse métaphysique, du moins dans le sens courant du terme, n'est généralement pas celle des poètes, et si Dieu est mort pour beaucoup d'entre eux, la résurgence du sacré ne prend, dans des domaines qui leur sont tout à fait étrangers, que les aspects pernicieux du fondamentalisme, de l'intégrisme, ou

¹⁵ W. Heisenberg, *La nature de la physique contemporaine*, N.R.F., 1962, p. 29.

¹⁶ *Le Journal des Poètes*, n° 1, 1955.

¹⁷ M. Blanchot, *L'écriture du désordre*, N.R.F., 1980, p. 104.

¹⁸ Id., *L'entretien infini*, N.R.F., 1969, p. 512.

¹⁹ *Entretiens sur le Surréalisme*, sous la direction de F. Alquié, Mouton, 1968, p. 288.

cautionne de sa présence masquée « l'évangile de la compétitivité²⁰ », autre avatar des absolus.

La solitude à laquelle faisait allusion Werner Heisenberg implique que l'absence de réponse positive signifie béance devant le destin, ouverture sur le vide devant lequel se trouve, ou croit se trouver, l'homme. Le problème est assez crucial pour que de nombreux penseurs (philosophes, si l'on veut) tentent de l'analyser, particulièrement Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide — Essai sur l'individualisme contemporain* (N.R.F., 1983), et Olivier Mongin, *La peur du vide — Essai sur les passions démocratiques* (Seuil, 1991). L'intérêt de ces deux ouvrages, parmi d'autres qui traitent du même sujet, est souligné par une phrase d'Ilya Prigogine qui le définit magistralement : « La nature a mille voix, et nous avons seulement commencé à l'écouter, mais, depuis près de deux siècles, le démon de Laplace resurgit sans cesse et, avec lui, la solitude hallucinée de celui qui, longtemps, s'était cru l'habitant d'un monde à sa mesure²¹. »

Arrêtons-nous un instant sur cette solitude que Prigogine dit si justement hallucinée parce que l'homme se trouve, sans autre recours que lui-même, dans un monde, ou plutôt dans un univers, infini. C'est précisément cette notion de l'infini, introduite en mathématiques par Bolzano et surtout par Cantor, mais déjà en philosophie par Descartes et par Leibniz qui, paradoxalement, alors que ceux-ci tenaient Dieu pour le gestionnaire d'un espace infini, firent qu'en fin de compte, deux siècles plus tard, cet espace, parce que tenu pour absolu, se trouve vide de Dieu. La survivance de la notion newtonienne d'un espace absolu, associé à un temps absolu, fut si prégnante qu'elle perturba encore Einstein au point de l'aveugler sur ses propres découvertes qu'il ne parvint pas à dégager de présupposés métaphysiques et spécialement téléologiques.

L'idéologie occidentale, depuis le dix-neuvième siècle, en poésie particulièrement depuis Rimbaud, faisant sauter les frontières de l'espace jusqu'alors clos de la pensée, s'est effectivement trouvée face à, ou dans un vide qu'elle a sans tarder, non pas artificiellement comblé, mais converti en valeur ou en puissance expressives. Peut-être ce « signe ascendant » (pour reprendre ce titre

²⁰ Voir à ce propos *La revanche de Dieu*, de Gilles Képler, Seuil, 1991, et « L'évangile de la compétitivité », par Riccardo Petrella, *Le Monde diplomatique*, n° 450, septembre 1991.

²¹ I. Prigogine, *La Nouvelle Alliance*, N.R.F., 1979, p. 90.

superbe d'André Breton), qui plus qu'une morale implique une éthique, ne peut-il précisément se manifester qu'à *la faveur d'un vide métaphysique* auquel ne correspond nullement, au contraire, un vide de la pensée, dont on doit justement au Surréalisme de savoir qu'il n'existe pas²². Il suffit d'ailleurs de se rappeler que le vide (qu'il soit métaphysique ou plastique) chez Cézanne, par exemple, constitue un espace pictural où s'effectuent et s'actualisent les *relations* essentielles. Malevitch, quant à lui, récusera la référence chromatique newtonienne²³ pour un vide qui signifie, ni plus ni moins, la lumière sans laquelle toute vision du monde est impossible. L'on songe aussi au dessinateur chinois pour qui le vide est partie constituante de son œuvre, et certainement à Marcel Duchamp : sans l'absence, sans le vide, sans la non-peinture, il n'y aurait qu'un absolu de la peinture, close sur elle-même et donc indiscernable. De même pour John Cage ou pour Anton Webern : sans le silence, *tout* serait musique, et par conséquent inaudible. Il ne peut y avoir de prise de conscience véritablement réflexive des éléments constituants de l'objet que renferme un espace clos, celui de la pensée occidentale ou celui du poème classique, par exemple. C'est du dehors, fût-ce du vide, que ces éléments peuvent être rapprochés et appelés à l'existence, car il n'existe pas, nous l'avons vu, de « chose en soi ». C'est en effet le vide (métaphysique ou externe), qui permet que soit *créée* la forme : « On creuse l'argile et elle prend la forme de vases », disait déjà le sage chinois Lao²⁴. » C'est bien aussi cette vacance des absolus qui a définitivement dégagé de son conditionnement métaphysique la réalité telle que la voit, à travers le miroir de son regard, Magritte qui la fait en quelque sorte se transformer sans disparaître, vers un réel poétique (réel, en cette occurrence, parce que pensé, ou l'inverse, peut-être dans le sens où Cézanne disait : « le paysage se pense en moi²⁵ »).

Si déjà les Atomistes avaient admis le vide, il n'en fallut pas moins attendre, non seulement Cézanne, Mallarmé ou Reverdy, pour que soit située, dans le vide, dans un *espace libre d'ancrages transcendants*, dans les « blancs » picturaux ou typographiques, l'articulation transparente et vitale des éléments fondamentaux de

²² Ainsi que le faisait remarquer Gérard Legrand, *Entretiens sur le Surréalisme, op. cit.*, p. 20.

²³ Voir Dora Vallier, « Situer l'art abstrait », *L'au-delà de la figuration*, La lettre volée, Bruxelles, 1991, p. 17.

²⁴ Cité par Henry Bauchau, *Mao Zedong*, Flammarion, 1982, p. 70.

²⁵ Voir Marcel Paquet, *Magritte ou l'éclipse du visible*, La Différence, 1982, p. 53.

toute composition. C'est « dans ce *rien* que s'inscrit la vérité » reconnaît Dora Vallier à propos de Malevitch²⁶. C'est justement cette vérité-là que quelques penseurs parmi les plus marquants d'aujourd'hui (H. Atlan, K. Axelos, G. Balandier, P. Bourdieu, J.-P. Changeux, M. Deguy, G. Deleuze, J. Derrida, D. Janicaud, Cl. Lévi-Strauss, M. Loreau, E. Morin, J. Patocka, I. Prigogine, M. Serres, etc.) regrettent que notre époque n'ait pu situer correctement. Il est vrai, nous le voyons tous les jours, que l'homme actuel a la plus grande peine à gérer sa liberté, dans un vide ou, si l'on veut, dans une solitude qui, momentanément, l'hallucine. Michel Leiris ne disait-il pas, à propos de Miro, qu'il avait atteint « la compréhension du vide²⁷ » ? Chez nombre d'artistes ou de poètes (je pense à P. Reverdy, A. du Bouchet, J. Dupin, Gargallo, Giacometti, J. Laude, M. Le Bot, R. Munier, B. Noël, N. de Staël, etc.) le vide est ouverture, non plus sur l'espace infini, mais sur le destin, et provoque un appel à la création du sens, non point d'un « sens dernier » utopique, mais d'un sens actuel et significatif. Avais-je tort, au début de cet entretien, de trouver un peu moins redoutable qu'il n'y paraît le vertige au bord de l'abîme — ou du vide — où ont disparu les absolus ? René Char invitait les poètes à « occuper les nobles vides qui sont les actes de respiration de la poésie même²⁸ ».

L'investissement de cet espace de liberté signifie que le poème moderne (disons le poème depuis Rimbaud) est défini par la mobilité — au contraire du poème et de la pensée classiques fondés sur les concepts de statisme et d'immobilité — et pose le problème de l'historicité de sa démarche, autrement dit du temps, et des seuls jalons qui permettent de l'éprouver, les instants. Ce n'est pas sans raisons que de nombreux poètes — au premier rang desquels Octavio Paz, par exemple, ou Jean Tortel — situent l'instant au centre de leur activité poétique. Le poème étant affaire de langage (pas uniquement !), il convient de remonter à Saussure pour poser correctement le problème. L'insertion du facteur temporel dans les rapports entre signifiant et signifié est singulièrement mentionné, par Saussure, en contradiction avec sa conception de l'immutabilité du signe, ce qui l'oblige à reconnaître que celui-ci est susceptible de changement, sinon d'altération

²⁶ Voir P. Cabanne et P. Restany, *L'avant-garde au XV^e siècle*, Balland, 1969, p. 336.

²⁷ Cité par Ferdinand Alquié, *Entretiens...*, *op. cit.*, p. 250.

²⁸ Extrait d'une lettre à René Lacôte. Voir Catalogue de vente de la Librairie de l'Abbaye, n° 242.

(comme le montrait d'ailleurs *L'Essai de sémantique*, de Michel Bréal, en 1897, auquel Lacan est fortement redevable). Que disait Saussure : « Quels que soient les facteurs d'altération... ils aboutissent toujours à un *déplacement du rapport entre le signifié et le signifiant* » (souligné dans le texte²⁹). Un tel déplacement, qui implique bien entendu un certain espace, ne peut efficacement s'opérer que sur l'échelle temporelle. Le sens apparaît, non pas à l'intérieur d'un rapport statique et conventionnel entre signifié et signifiant, mais à la faveur de ce déplacement, ou plus exactement *en lui*. Soyons plus précis, c'est là, qu'au lieu d'apparaître, le sens *se crée*. Or, je lis Saussure : « Une langue est radicalement impuissante à se défendre contre les facteurs qui *déplacent d'instant en instant* (c'est moi qui souligne), le rapport du signifié et du signifiant³⁰. » Saussure semble navré de ce déplacement qui me paraît, au contraire, extrêmement efficace. Les « facteurs d'altération » signifieraient-ils dégradation, c'est-à-dire entropie ? Il se produirait alors une perte dans la mesure même où apparaît le sens (je ne pense pas qu'il faille assimiler ici perte et dépense dans l'acception de Georges Bataille). Il y a plutôt lieu de se demander si le terme d'altération ne doit pas être pris dans le contexte, implicite chez Saussure, de l'immutabilité idéale de la langue, tenue comme une donnée transcendante dont l'usage particulier viendrait en quelque sorte altérer l'absolu. Nous nous trouvons de la sorte au cœur d'un problème fondamental qui ne concerne pas seulement la linguistique, mais se pose aussi bien en termes scientifiques, philosophiques, que poétiques. Il me semble, pour simplifier à l'extrême, qu'il convient de distinguer deux types d'usage : l'instrumental qui rend obsolète toute formulation langagière dès que la communication est consommée (ce que nous a appris Mallarmé, pour autant que nécessaire, après Rimbaud). L'autre usage, loin de frapper d'obsolescence un élément du langage dès le moment de sa profération, est au contraire créateur de sens qui précisément ne se manifeste que dans et à partir de sa formulation. Ceci serait parfaitement banal s'il ne s'agissait, d'une part, de tenter de résoudre la question de l'entropie, et d'autre part, d'admettre l'insertion du facteur temps. Celui-ci, c'est-à-dire le mouvement,

²⁹ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1931, p. 109.

³⁰ *Op. cit.*, p. 110.

le parcours³¹, implique inévitablement une certaine manière de vivre le temps dans une historicité qui est à la fois celle du sujet qui formule (écrivain ou locuteur), la trace³² de ce mouvement qui s'actualise (l'écrit ou la parole) et l'engagement du destinataire. Cette manière de vivre le temps peut-être affectée de tous les rythmes imaginables. Elle peut, par exemple, être particulièrement accélérée. Michel Pierssens³³ n'hésite même pas à parler d'une « accélération du mouvement de déplacement [qui constitue] la ressource essentielle de ce qu'on ne peut appeler que *poésie* » (souligné dans le texte). Nous y voilà : le « dérèglement » rimbaldien est ce déplacement, cette altération — accélérée ou non — qui provoque le sens. L'« altération » saussurienne, qui affectait en réalité l'absolu de la langue, est tout le contraire de l'entropie (autrement dit : pas d'absolu = pas d'entropie). Curieusement, toute l'expérimentation et la pensée scientifiques, elles aussi, rectifient la signification de l'entropie qui devient, dans le domaine de la physique et surtout de la thermodynamique, comme en poésie, créatrice. Hubert Reeves, de son côté, affirme tout bonnement : « Cette aptitude [de l'Univers] à accroître sans limites son entropie est garante de la vitalité du monde. Grâce à elle, l'univers peut à chaque instant préserver la virginité des *aujourd'hui* et la vivacité du vol des papillons au-dessus des champs de colza³⁴. »

Découvrir ce monde, qu'il serait absurde de prétendre inventer (d'autant plus que nous en sommes partie et que l'on ne s'invente pas soi-même) revient à tenir, peut-être³⁵, « le pas gagné » de Rimbaud.

35. Il s'agit bien, dans les deux cas, de promouvoir la découverte d'au moins quelques parcelles de territoires inconnus (« Comment vivre sans inconnu devant soi » disait René Char³⁶). Toute avancée dans, ou vers cet inconnu comporte inévitablement un risque (nous l'avons vu), parce qu'elle ne peut résulter que d'un

³¹ Qu'il s'agisse de poésie, de peinture ou de musique où « le parcours est indispensable pour se saisir à la fois de la forme et du contenu », Pierre Boulez, *Jalons*, Bourgois, 1989, p. 221.

³² « Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver », R. Char, *Œuvres complètes*, Pléiade, p. 182.

³³ Cf. la remarquable étude de Michel Pierssens, « Interstice de la dissidence », *Critique*, n° 361, juin 1977, p. 588.

³⁴ Hubert Reeves, *Malicorne*, Seuil, 1990, p. 109.

³⁵ Ce « peut-être » si nécessaire à la poétique de R. Juarroz. Le poète « n'est pas le maître du jeu », et sait qu'il faut avancer « sans jamais savoir s'il a progressé d'un pas », reconnaît Claude Estban, « La distance et l'inachevé », *Recueil*, n° 3, 1986, p. 110.

³⁶ René Char, *Le poème pulvérisé*, O.C., p. 247.

saut : « Être du bond. N'être pas du festin, son épilogue » selon, encore, René Char³⁷. Roberto Juarroz est aussi catégorique : « La poésie est un saut de la raison, puisqu'avec elle surgit l'idée d'une autre logique, d'un autre appareillage dans la recherche d'un sens », ce saut étant « le risque suprême, le suprême abandon³⁸. » Que nous puissions ainsi passer de René Char à Roberto Juarroz est très éclairant quant à la mise en œuvre d'une diachronie dans laquelle se situe une démarche fondamentale, commune à la pensée et à la poésie, d'ailleurs indiscernables. Ce n'est certes pas arbitrairement que nous avons qualifié de risqué « le pas gagné » (« J'ai atteint mes insécurités définitives », reconnaît encore Roberto Juarroz³⁹), et soulevé du même coup les questions connexes⁴⁰ de l'indétermination et de l'irréversibilité. Il tombe sous le sens que, dans le poème et par lui, le bond ou le saut (qui se situent à l'intersection aléatoire de nombreuses chaînes causales), ne sont nullement déterminés et n'empruntent pas téléologiquement telle direction prévue, ne répondent à aucune finalité prédéterminée. S'il en était autrement la découverte de l'inconnu ne serait que la confortable reconnaissance du prolongement plus ou moins rassurant et prévisible du connu, du déjà là, ce qui serait la négation même de la science, de la pensée, de la poésie. Il est également inconcevable que cette découverte soit inapte à modifier, si peu que ce soit, la réalité reconnue. Force nous est de tenir cette avancée pour discontinue, instantanée, à la manière d'un brusque changement de phase (nous songeons évidemment à la théorie des « catastrophes » de René Thom), et de reconnaître son irréversibilité.

Pourtant, le poème n'est-il pas un échec, en même temps qu'il assure une minime victoire (du fait du bond, ou du saut), puisque celle-ci tient davantage dans le mouvement (voir plus haut) que dans l'emprise infime, toujours aléatoire, sur une parcelle d'inconnu, sur un lieu sans frontières. Échec, du moins si l'on estime qu'une œuvre ne peut demeurer inachevée, qu'un certain lieu peut être cerné ou complètement exploré. Le poème est toujours, et par nature, inachevé, si

³⁷ René Char, *Feuillets d'Hypnos*, O.C., p. 222.

³⁸ Roberto Juarroz, *Poésie et création*. Trad. F. Verhesen. Unes, Le Muy, 1987, p. 142.

³⁹ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁰ Nous ne pouvons ici qu'y faire allusion, bien qu'elles soient fondamentales tant dans le domaine de la poétique que dans celui des sciences — voir I. Prigogine.

nous admettons, comme nous l'avons fait, qu'il est « ouvert ». Roberto Juarroz reconnaît : « Toute œuvre, de l'intérieur, est un échec. Mais je crois que j'ai cherché quelque chose d'autre. Et, de l'intérieur ou de l'extérieur, cette *recherche* n'est pas un échec⁴¹. » Elle ne l'est pas, précisément parce que les données a priori kantienne font désormais partie des mythes, parce qu'il n'y a pas de terme ultime, pas de fins dernières à découvrir téléologiquement, pas d'absolu à atteindre ni à dévoiler. Une quelconque finalité imposerait-elle un but prédéterminé, il y aurait effectivement échec. Ce n'est pas le cas. La poésie, la science et la pensée sont heureusement libres et la seule chose qui puisse être tentée consiste à engager un pas après l'autre, étape après étape, le poème étant précisément l'une d'entre elles. Aussi la démarche est-elle pratiquement infinie vers ce qui est irréductible, orientée mais non programmée, inachevée mais créatrice. La perte, comme l'entropie, se trouve désormais conjurée, à moins de prendre le point de vue d'une illusoire conquête totalisante de vérité(s) ou, pire encore, d'une vérité. Dans ce cas, comme le dit Michel Serres, « l'absence de perte [est] donnée comme idéal⁴² ». Mais, justement, nous n'avons, ni en science ni en poésie ni dans aucune région salubre de la pensée, de visée totalisante et la perte, en cette occurrence, a... perdu tout son sens. Il va de soi que je suis profondément d'accord avec le relativisme tel que le présentent Claude Lévi-Strauss ou Henri Atlan. La progression est, en somme, plus que découverte, *acte* de vie, comme tout poème, toute pensée, puisque l'un et l'autre sont créateurs de *réel*, pardessus et grâce à la *réalité*.

Les concepts, connexes et distincts, de réalité et de réel, méritent un instant d'attention. « Je vis le poème, écrivait Roberto Juarroz, comme une explosion d'être sous le langage », ou plutôt, précisait-il « comme l'expansion abrupte d'une réalité fondamentale qui se génère au travers des possibilités sous-jacentes de l'expression verbale⁴³ ». Je souligne les termes de *réalité fondamentale* signifiant celle du monde extérieur et/ou intérieur, c'est-à-dire du vécu où s'intègrent également les faits qui se déploient dans le champ de l'imaginaire. Il en résulte que le poème est doué d'une étrange ambiguïté provenant de la conjuration des mots *précipités* dans le visible et devenus à la fois matière *sensible* et témoins de cela même qu'ils

⁴¹ Roberto Juarroz, Préface à *Poésie Verticale*. Trad. F. Verhesen. Lausanne, Rencontre, 1967, p. II.

⁴² Michel Serres, *La communication, op. cit.*, p. 87.

⁴³ Préface à *Poésie verticale, op. cit.*, p. 8.

signifient. C'est ainsi que s'impose, pour Roberto Juarroz, mais également pour René Char ou André du Bouchet, Jean Tortel ou Ramos Rosa, Alfredo Silva Estrada ou Michel Deguy, etc., la formulation d'un langage qui tienne la ligne entre cette existence fondamentale (entre, si l'on veut, le chaos du monde, le désordre de l'existence), et l'expression verbale. Précisons l'ambiguïté, sinon le paradoxe de ce langage : « Au mieux sera perçu le sens irréductible des mots, au mieux sera désobstruée la vue » sur les mystères du non-moi et/ou du moi profond. Entre ces derniers, le langage, produit de leur intersection, de leur double négation et de leur unique affirmation, provoque, au faîte (dans un certain espace qu'il crée), le poème⁴⁴. Instant d'équilibre éminemment précaire et dont l'inévitable, la salutaire rupture est seule créatrice : le poème se situe, provisoirement, sur cette ligne de faîte, dans cet espace où il respire un instant. C'est à ce niveau, par un détour « au delà du fond » (Juarroz⁴⁵), que le poème se génère positivement, au cours « d'un infini dévoilement en vue de trouver un *sens* à la réalité » (Juarroz⁴⁶). Le poème accueille et transfigure en leur donnant sens tous les possibles, toutes les formes informulées de la réalité. Il les réfléchit (dans la double acception de ce terme). À ce carrefour s'amorcent deux voies qui semblent parallèles, et cependant finissent par converger : celle du concept, en instance de formulation, et celle du poème, en instance d'écriture. Le poème permet l'émergence naturelle de ce qui sous-tend à la fois l'objet et la parole. Ne se prêtant nullement à être porteur de vérité(s), il est producteur de réel (René Char : « La connaissance productive du Réel⁴⁷ »). La réalité, elle, fournit un accès significatif au réel par un processus inductif, où l'une et l'autre entrent en une résonance qui fonde toute création poétique, à l'opposé de la pensée traditionnelle qui est déductive. C'est en fonction de cette « étreinte de la réalité⁴⁸ » que nous percevons au présent les expériences concrètes qui s'y déroulent. Nous projetons celles-ci sur un plan qui n'est nullement abstrait, mais qui disqualifie toute représentation imitative ou figurative pouvant servir d'alibi au sens. Avec Cézanne « la peinture cesse

⁴⁴ F. Verhesen, Préface à *Poésie verticale*, de R. Juarroz, Le Cormier, 1962, p. 7.

⁴⁵ R. Juarroz, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁶ R. Juarroz, *Poésie et création*, *op. cit.*, p. 38.

⁴⁷ René CHAR, *Moulin premier*, O.C., p. 61.

⁴⁸ Francis Ponge, « L'art de la figue », *Digraphe*, n° 14, 1978, p. III.

de simuler le visible », dit une critique⁴⁹. Elle cesse, comme la poésie, de faire semblant. Il est évident que, dans le sillage de Rimbaud et en se détournant quelque peu de l'absolu transcendantal de l'Idée mallarméenne, la poésie moderne participe, marginalement sans doute, mais efficacement, à la situation de la pensée occidentale amorcée par Planck, par Einstein et bien entendu par Reverdy, le Cubisme, Mondrian, Klee, Kafka, Joyce, Schönberg... et bien d'autres encore qui témoignent de l'obsolescence radicale de la fiction platonicienne. Aussi longtemps qu'il s'était agi de représentation, celle-ci ne pouvait que signifier soit fixation et stabilité, soit référence, directe ou non, à l'absolu d'un ordre transcendant. Si au contraire une relation créatrice s'instaure entre la réalité et le réel, celui-ci ne se situe pas dans l'axe d'un reflet de miroir, mais en léger déplacement (nous le retrouvons), par rapport à la réalité, en un certain décalage, transgressif, marquant un écart parfois imperceptible mais essentiel. C'est ce déplacement qui fait toute la différence, sensibilise le décentrement. Plus que décentrement, il y a surtout émergence d'un savoir d'une nature tout à fait particulière, et c'est bien en cela que le « déclin des absolus » — du dogmatisme, des « systèmes » de vérités⁵⁰ qui régissent séculièrement la pensée occidentale — constitue positivement un acquis, dans le champ d'une lucidité qui est proprement celle du poème. Ce savoir n'en est pas moins, sans paradoxe, une sorte de « non-savoir » infiniment réceptif : on ne peut découvrir ou, mieux, élucider peut-être que ce qui est inconnu ou obscur. Ce non-savoir, doué une vertu rétroactive essentielle et instantanée, est le vrai savoir de la pensée critique, de la pensée créatrice, et de la poésie qui s'auto-organisent tout en vivifiant le plus grand nombre possible de facteurs du monde et de l'existence. Cette auto-organisation (voir, bien entendu, Edgar Morin) suscite, à partir du champ chaotique des réalités expérimentales, un « ordre spontané », à l'instar de ce qui se passe à tous les niveaux de la matière comme dans l'évolution des organismes vivants (mais le poème n'en est-il pas un ?), où « des systèmes complexes « cristallisent » spontanément en structures ordonnées⁵¹ ». Y a-t-il plus juste et plus belle définition du poème dont l'acte consiste toujours, me semble-t-

⁴⁹ M.-L. Baudinet, « Invisibilité de la peinture », *Peindre*, n° 1, 1976, p. 178.

⁵⁰ « ...la poésie est sans doute aujourd'hui, pour la plupart d'entre nous, l'ultime possibilité qui leur soit offerte d'un substitut à la métaphysique, et spécialement à la religion », R. Juarroz, *Poésie et création*, op. cit., p. 41.

⁵¹ Stuart Kaufmann, « Antichaos et adaptation », *Pour la Science*, n° 168, octobre 1991.

il, à mieux percevoir, comme disait Joë Bousquet, la « lumière du réel⁵² » ? Ceci nous rappelle Cézanne : « Oui, je veux savoir pour mieux sentir, sentir pour mieux savoir⁵³. » Il est donc question de faire surgir et d'actualiser, en notre non-savoir (cette « virginité » des « aujourd'hui' dont parlait Hubert Reeves), d'éventuels repères dans les vastes champs de la réalité et de la pensée sensible. C'est encore ce non-savoir qui permet, pour reprendre une expression de Bergson, de nous situer « face à face avec la réalité même⁵⁴ » pour lui restituer, selon Magritte, « ce qui lui est offert, au mystère sans lequel il n'y aurait aucune responsabilité de pensée⁵⁵ ». Cette réflexion aurait pu être signée aussi bien Nicolas de Staël qu'Octavio Paz ou même Pierre Boulez. L'émergence de cette possibilité de pensée ou d'écriture, ne pouvant figurer une exacte adéquation entre réalité et réel, la reconnaissance des territoires du vécu et du monde provoque et nécessite une torsion créatrice dans la translation qui s'opère vers le poème ou vers le tableau. C'est au « lieu » d'impact et en l'instant de cette translation que fonctionne l'effet rétroactif (Magritte disait si justement « restituer ») à partir du non-savoir qui jette sur la réalité une lumière insoupçonnée, la dévoile, l'explicite, agit éventuellement sur elle (n'est-ce point précisément la « relation d'incertitude » d'Heisenberg ?), en donnant l'impression (fallacieuse mais si euphorisante) de l'inventer. C'est là, en raison même de l'élucidation proprement poétique, que prend *forme* le sens dont on a la *responsabilité éthique* — le poème qui n'est pas un partage s'asphyxie — au moins autant qu'esthétique. N'est-ce pas également là qu'est assurée ce que Jean-Claude Mathieu appelle si judicieusement, à propos de René Char, « la fonction magique de la poésie⁵⁶ », capable de mettre au jour les plus secrètes figurations de l'existence du monde.

Copyright © 1991 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

⁵² Joë Bousquet, « La nuit de sel », *Labyrinthe*, n^{os} 22-23, déc. 1946, p. 19.

⁵³ Cézanne, « Lettre à Émile Bertrand », *Peindre, op. cit.*, p. 169.

⁵⁴ Bergson, *Le rire*, P.U.F., 1962, p. 120.

⁵⁵ Cette phrase majeure de Magritte (*Écrits complets*, Flammarion, 1979, p. 529) est remarquablement commentée par Marcet Paquet, *op. cit.*, p. 13 *sqq.*

⁵⁶ Jean-Claude Mathieu, *La poésie de René Char. I. Traversée de Surréalisme*, Paris, Corti, 1988, p. 246.

Fernand Verhesen, *Le déclin des absolus* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1991. Disponible sur : < www.arlfb.be >